

La femme colonisatrice

Type d'élément : Thématique historique du patrimoine

Admissible au RCPQ : non

Synthèse historique

La vie quotidienne des femmes qui ont colonisé les Hautes-Laurentides est difficilement concevable aujourd'hui; les efforts déployés, les privations endurées, le travail accompli par ces pionnières semble en effet presque surhumain lorsqu'on les compare à la vie douillette et au confort matériel de notre époque. Même si sous certains aspects, leur réalité s'apparente à celle des Québécoises d'autres régions - par exemple l'exercice des diverses tâches ménagères de la mère de famille -, le fait qu'elles aient vécu sur un territoire éloigné et isolé donne un caractère particulier à leur existence. La vie dans la colonie, c'est-à-dire avant que le territoire ne soit organisé en villages et en paroisses, est naturellement plus rude que la vie d'habitant dans les paroisses agricoles prospères de la vallée du Saint-Laurent. Il faut une bonne somme de courage pour suivre son mari afin d'aller bâtir une ferme au cœur de la forêt, à partir de rien, quand ni chemins, ni médecin ni prêtre ne s'y trouvent encore. Le curé Labelle affirme que la femme est la base de la colonisation, « par le nombre d'enfants qu'elle donne à la patrie ». Toutefois, dans la réalité, le rôle de la femme dans la colonisation de la région est beaucoup plus important, plus diversifié et plus complexe, et ne peut se résumer à sa fonction de génitrice.

La première difficulté avec laquelle doit composer la femme colonisatrice est l'absence des commodités essentielles, du moins lors des premiers temps de la colonie. Les premières familles de colons installées sur le territoire habitent d'abord une cabane en bois rond construite à la hâte avec des billots coupés sur leur lot, semblable aux camps de bûcherons. Souvent même, n'ayant pas de poêle les premiers jours, la femme cuisine sur le feu comme le font les Amérindiens. Puis, une maison en pièce-sur-pièce finit par remplacer l'habitation primitive. On s'approvisionne en eau à la source ou dans un puits situés près de la maison. Le climat constitue une autre difficulté : les hivers sont longs et rudes, et durant le printemps et l'été, les moustiques et les mouches noires, que l'on tente d'éloigner avec de la fumée, dévorent hommes et bêtes.

Les tâches qui incombent à la femme sont très diverses. En plus de s'occuper des enfants, de soigner les animaux, de cuisiner « l'ordinaire » de la famille et d'entretenir le potager, l'épouse de colon aide ponctuellement son mari dans les travaux agricoles. Elle collabore ainsi aux labours, à la coupe du foin, aux récoltes, etc. Elle fend du bois, fabrique le beurre et le savon, cueille les petits fruits avec les enfants, fait des confitures et des conserves pour l'hiver, tond les moutons, file, tisse et tricote leur laine pour en confectionner des vêtements. Durant l'hiver, le mari et les fils aînés partent travailler dans les chantiers forestiers, souvent pour plusieurs mois. La mère de famille se retrouve ainsi seule, parfois même enceinte, pour tout accomplir dans la maison et sur la ferme.

La mère est aussi le docteur de la famille. Elle soigne son monde à l'aide de remèdes hérités de ses ancêtres et des Amérindiens : décoctions, tisanes, sirops, cataplasmes, etc. Ce sont également les femmes qui accompagnent les mourants et qui font la toilette des morts. Plusieurs se font également sages-femmes pour aider les autres femmes de colons à mettre au monde leurs enfants, car les médecins sont rares. Quelques jours à peine après l'accouchement, la mère reprend son travail quotidien, son bébé couché dans un berceau ou un carrosse près d'elle. Les filles aînées aident leur mère à s'occuper des plus petits et l'assistent dans la plupart de ses tâches. Enfin, la mère de famille est celle qui transmet la foi et s'occupe de l'instruction religieuse de ses enfants; elle initie la prière quotidienne en famille et apprend les bases du catéchisme à sa progéniture.

Outre les épouses de colons et mères de famille, des femmes de vocation différente ont influencé le développement de la région à leur manière. Le milieu de l'enseignement, notamment, en comprend plusieurs. Les institutrices d'écoles de rang, qui ont donné les bases de l'instruction aux enfants de sept à seize ans avec des ressources minimales, ont elles aussi accompli un travail ardu. Leurs conditions de vie étaient souvent difficiles : salaire insuffisant, hébergement inconfortable, comportement surveillé par tous les paroissiens, élèves souvent absents, matériel désuet, etc. Des congrégations religieuses, comme les sœurs de Ste-Croix à Mont-Laurier et à Nomingue, ont aussi œuvré dans l'enseignement.

Exemples significatifs sur le territoire

Sans doute, de nombreuses colonisatrices de la région ont eu une vie digne d'intérêt et d'admiration; l'histoire et les péripéties de plusieurs d'entre elles mériteraient d'être racontées aux générations d'aujourd'hui. Toutefois, la plupart des femmes de jadis cultivaient la modestie et l'humilité; elles vivaient et travaillaient dans l'ombre. De précieux témoignages, des photographies et le travail d'historiens régionaux ont cependant consigné la mémoire de quelques unes d'entre elles.

Les premières femmes que l'on peut véritablement appeler « colonisatrices » sont les pionnières, celles qui sont arrivées avec leur mari et souvent de jeunes enfants dans un territoire vierge, « en bois debout », alors que ni village ni paroisse ne structurent encore les lieux. À Mont-Laurier, la première femme à s'établir dans la colonie naissante est **Azilda Cloutier**. Elle arrive avec son mari Zéphir Lafleur à l'hiver 1886, en traîneau à cheval, par les rudimentaires chemins de chantiers; elle est alors âgée de 23 ans et est enceinte d'un premier enfant. Pour se faire une idée des conditions de vie pénibles des premières familles de colons, il existe un témoignage pour le moins impressionnant d'une épouse de colon, Mme **Alphonse Rocheleau** (précisons qu'il était d'usage, à l'époque, d'appeler les femmes par le nom et même le prénom de leur mari). Celle-ci a consigné par écrit en 1916 le récit de son arrivée à Sainte-Anne-du-Lac, accompagnée de son mari et de leurs cinq enfants (dont un bébé). Débarqués en pleine nuit sur leur lot, « au travers des corps morts et des branches », n'ayant pas même une tente pour s'abriter, les Rocheleau ont dû vivre en plein-air jusqu'à la construction de leur petit camp en bois rond.

Les nombreuses sages-femmes et accompagnantes de médecin ayant exercé leur métier dans les différentes municipalités de la région ont presque toutes leur nom mentionné dans divers ouvrages ou articles portant sur le sujet. L'une d'elles, **Philomène Lefebvre** de Nomingue, a même noté dans un carnet le nom, la date de naissance et le sexe de tous les enfants qu'elle a mis au monde. Il s'agit vraisemblablement du seul document matériel lié à l'histoire de cette profession à être conservé dans la région. La carrière de Mme **Régis Drouin**, qui a exercé dans les paroisses autour de Labelle et de L'Annonciation, est particulièrement digne de mention. Arrivée dans la colonie en 1881, alors qu'il n'y avait pas de médecin, elle « allait aux malades » et venait au secours des femmes de colons qui accouchaient. Cette âme généreuse aurait assisté plus de 350 naissances, risqué sa vie en parcourant des distances considérables en pleine tempête, déchiré ses propres vêtements pour habiller des nouveau-nés dans un contexte de pauvreté extrême, et autres dévouements commandés par sa vocation.

Mme **Rita Gratton-Durocher** est une mère de famille de Val-Barrette qui a traversé bien des épreuves : pauvreté, famille nombreuse, logement mal chauffé et mal adapté où manque le nécessaire, etc. Interviewée en 2014 dans le cadre du centenaire de la municipalité, cette femme courageuse

relate des faits de sa vie qui illustrent bien les temps difficiles qu'ont connus ceux qu'on nomme aujourd'hui les « bâtisseurs ». Fabriquer des poupées avec des vieux bas, racler les fonds de chaudron pour nourrir les enfants, laver à la main 45 couches de bébés, vendre des framboises en faisant du porte à porte pour acheter des livres d'école, toutes ces anecdotes rappellent que rien n'a été donné aux familles pionnières. Si ce n'est une sècheuse, offerte en cadeau à Mme Gratton-Durocher par la municipalité après la naissance de ses triplés!

Quelques femmes ayant exercé le métier d'institutrice ont aussi raconté leur expérience. C'est le cas de Mlle **Laura D'Amours** qui a écrit en 1942, alors qu'elle était âgée de 18 ans, ses premières impressions en tant que maîtresse d'école nouvellement arrivée à Sainte-Anne-du-Lac. Avec optimisme, elle décrit son quotidien à l'école du village où elle enseigne à 42 enfants de tous âges. La carrière d'enseignante de Mlle **Marguerite Godard** est aussi connue. Fille du premier médecin installé à Mont-Laurier, le Dr Oscar Godard, Marguerite a enseigné de 1916 à 1970 en donnant des cours de rattrapage chez-elle, sur la rue Bellerive. Mme **Denise Paquette** de Val-Barrette a aussi connu une longue carrière de professeur, qu'elle raconte dans un entretien également réalisé en 2014 pour le DVD du centenaire de la municipalité. Donner le goût de la lecture et de l'apprentissage aux enfants, dans un contexte où les jeunes sont appelés tôt à quitter l'école pour exercer un métier ou aider leurs parents, est un défi ardu auquel se sont attelées ces femmes passionnées par leur métier. Enfin, il serait impossible de nommer ici toutes les pionnières de la région ; dans chaque municipalité se sont démarquées plusieurs femmes qui ont contribué au développement local, que ce soit en tant que mère de famille, sage-femme, infirmière, religieuse, enseignante, opératrice de téléphone, bénévole dans des organismes et associations communautaires, etc.

Références

- CHARRETTE, Jean-Benoît. *Douce souvenance : histoire de L'Annonciation*. Montréal, Imprimerie Saint-Joseph, 1953, 253 p.
- Comité des fêtes du centenaire de Kiamika. *Kiamika comme une rivière...Kiamika*, 1998, 700 p.
- COURSOL, Luc. *Lac-du-Cerf. La Mémoire du temps*. Lac-du-Cerf, paroisse Notre-Dame-de-Lourdes, 1992, 306 p.
- DEMERS, Eugène. *Histoire de la paroisse de Sainte-Anne-du-Lac, 1916-1976*. 1982, 194 p.
- GIROUARD, Francine L. et Renée O. RODIER. *Nominingue 1883...1983 : 100 ans d'histoire, 100 ans de vie*. Nominingue, Comité des fêtes du centenaire de Nominingue, 1983, 417 p.
- GUÉNETTE, Suzanne. « Les sages-femmes : si la vie vous intéresse », », *La Laurentie*, Bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides, no.13 (printemps 2012), p.11
- LAGRANGE, Richard. *Le Nord, mon père, voilà notre avenir... : une histoire de L'Annonciation et de Canton Marchand*. L'Annonciation, 1986, 324 p.
- NOEL, Louis-Michel. « Des femmes impliquées dans leur communauté », *La Laurentie*, Bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides, no.7 (printemps 2010), p. 19-25.
- ST-GERMAIN, Cécile et Ginette RIOPEL. *Val-Barrette, un petit village, une grande histoire*. Val-Barrette, Comité des fêtes du 75^e anniversaire, 1988, 184 p.
- S.a. *1898-1973, 75^e anniversaire, paroisse et municipalité, St-Gérard de Kiamika*. Kiamika, 1973, 92 p.
- YOCKELL, Murielle. *Si Val-Barrette m'était conté. 1914-2014*. DVD produit par le Comité du centenaire de Val-Barrette, 2014.

Iconographie



1. Une famille devant la maison en pièce-sur-pièce à Notre-Dame-du-Laus, vers 1930.
Source : Marc-St-Amour.



3. Les enfants de la famille Téléspore Beaulieu devant leur maison en bois rond, à Nominique. Source : GIROUARD, Francine L. et Renée O. RODIER. *Nominique 1883...1983*, p.406



2. Albina Léonard et sa fille Lucille « cannant » les conserves pour l'hiver.
Source : COURSOL, Luc, *Lac-du-Cerf. La Mémoire du temps*, p. 94



4. Femmes soignant les animaux. Source : GIROUARD, Francine L. et Renée O. RODIER. *Nominique 1883...1983*, p.407